

Louis Pantalon

Il ne pouvait jamais passer à côté du petit chalet, le plus beau petit chalet qu'il pouvait connaître, cher à son cœur, lumière de quelques-unes de ses plus belles promenades, sans y remettre d'office celui qui l'avait construit, Louis Rochat-Pantalon. C'était alors à la fin du XIXe siècle, et l'homme, des anciens communs de la Cornaz, partie de vent, rachetés peu à peu des derniers propriétaires, ils étaient tous alors originaires de ces maisons foraines, avec néanmoins quelques-uns qui étaient déjà descendus au village, avait constitué cette montagne, à laquelle il avait rajouté les parcelles des Grands Billards qui se trouvaient du côté gauche de la route de Mouthe, quand vous allez en direction de la frontière.

Le tout était devenu une jolie pâture, modeste de surface c'est certain, mais avec un terrain varié, comprenant des combes, des plats, des forêts, des chemins, bref, tout ce qu'il faut afin que votre territoire, il devienne un vrai petit univers. Et cette nouvelle propriété, elle avait pris la place, en quelque sorte, de cette autre que l'on appelait alors la Caquerettaz et qui, quant à elle, plus en arrière dans le temps, avait été possédée longtemps par la famille Thionville qui habitait les Crettets, maisons du village que l'on trouvait autrefois groupées au bord du lac.

Les Thionville, autre famille sympathique, dont le premier, si l'on peut parler de la sorte, avait reçu ce surnom alors qu'il guerroyait en France et où, justement, l'on trouve une localité de ce nom.

Bref, voilà notre Louis propriétaire là-haut. Mais comme la famille habitait le village depuis plusieurs générations, logée dans cette maison que l'on appelle encore aujourd'hui le Vieux Cabaret, il avait tenu à y construire un chalet. Modeste bâtisse certes, mais tout à fait à la mesure de ses goûts et de ses ambitions. Il l'appela La Cerniaz. Il l'avait faite élever sur l'un des points les plus hauts du pâturage, une sorte de toute petite colline, à l'orée des bois. Qui ne fasse pas de bruit surtout, le petit chalet. Et il avait fait mettre une porte d'écurie voûtée, ainsi que cela se faisait encore à l'époque pour la construction de bien des chalets et qui constitue toujours un des éléments les plus beaux. Et il y avait donc une cuisine où l'on pouvait faire le fromage, et une ou deux chambres dans le haut, sous le toit, avec vue sur la Dent de Vaulion, où l'on parvenait par le traditionnel escalier de bois. Tout y était. Et c'était son chalet, à Louis, où il allait pouvoir désormais passer la belle saison, à moins que déjà il ne monte que de temps en temps, laissant à d'autres le soin de faire le fromage, dont ses fils plus tard, qui s'adonneraient eux aussi à l'économie laitière.

Mais qu'importe, Louis, de son chalet, il en était très fier. C'était en quelque sorte sa raison de vivre. Ou une prolongation de lui-même. Le domaine, en bas, avec sa chère maison, et le chalet ici en haut, d'où, justement, on peut voir le monde de haut, c'est-à-dire quoi, les deux villages de ce bout-ci de la Vallée, les

deux lacs, et la montagne, là-bas, à main gauche, qui n'est autre que cette si belle Dent de Vaulion.

Et en son chalet, désormais, on avait abandonné l'auberge depuis longtemps, on pouvait se consacrer à la fabrication des fromages. Plutôt des pâtes molles que des pâtes dures. Car en fait le troupeau était modeste, et même dans les périodes de la plus forte lactation, on n'avait pas suffisamment de lait pour faire un fromage, un gruyère, il s'entend. Aussi fabriquait-on des tommes, et en automne des vacherins. On savait y faire. On avait acheté la chaudière une fois que le chalet fut construit, en 1892, juste de la grandeur qu'il faut, ni trop grosse ni trop petite. Et la chaudière, on l'aimait, parce qu'une chaudière, en fait, c'est le cœur du chalet. Parfaitement. C'est là où l'on fabrique, c'est là où l'on chauffe, c'est là où il y a non seulement la chaleur, mais aussi les vapeurs, et les odeurs, odeurs du lait, puis du petit-lait, puis du fromage aussi, c'est-à-dire des tommes ou des vacherins. Et les tommes ou les vacherins, on les met dans la petite cave que l'on a et où on les soigne.

C'est formidable quand même d'avoir un petit chalet. On y est indépendant. On est maître de son petit commerce. La vente, après la fabrication ? Mais c'est sans problème, quand la marchandise est bonne et que les marchands, ils vous en redemandent.

Et voilà donc le monde de Louis Rochat-Pantalon pendant des décennies. Et Louis Pantalon, ce n'est pas un homme compliqué. Il a une crâlée de gamins et de gaminés, mais il ne vise pourtant pas pour chacun ou chacune des situations que l'on pourrait dire enviables. L'un sera laitier, l'autre gardien au château de Chillon, un troisième restera au domaine. Et ainsi de suite. Quant aux filles, elles feront quand même de beaux mariages, sauf l'une d'elles, la plus belle, et qui pourtant, allez savoir pourquoi, restera à la maison et vieillira en silence avec un frère lui aussi resté célibataire. Des choses comme ça, qui font la vie d'un village, où chacun ne trouve pas forcément sa plus juste place. En équilibre parfois, si bien que pour finir, et quand l'on a vieilli, on ne se sort plus qu'à peine.

Louis Pantalon. On ne l'a pas connu. Il était décédé avant même que l'on ne soit né. Mais notre père, par contre, qui était le laitier du village, il l'a bien fréquenté. Comme il fréquentera aussi son fils, le célibataire, justement, et qui, s'ennuyant parfois à la maison, toujours ces mêmes choses du domaine, s'en venait à la laiterie pour causer. Ce pouvait être au milieu de la journée. Mais il y venait aussi pour apporter sa gouille de lait, et après il s'arrêtait des fois près de la chaudière pour écouter ces autres qui parlent tout le temps. Quels grand babillards, et qu'ont-ils donc de si important à dire. Et pourquoi refont-ils à chaque fois le monde ?

Et ce Louis Pantalon que notre père il a connu, c'était un brave homme. C'était un homme de la terre qui possédait, voyez-vous, un domaine et un chalet. Mais aussi, en famille, il faisait de la musique. On dit même qu'il fut directeur de chorale dans le temps, l'une de celles qui animaient autrefois le village et

dont plus personne aujourd'hui n'a entendu parler. C'était donc un homme discret, certes, mais aussi de culture.

Il était né en 1852, Louis Pantalon. Et puis à quatorze ans, voilà que ses parents souhaitent pour lui un brillant avenir. Alors ils l'envoient à Grandson, dans l'école et pensionnat qui a pour nom J.B. Nathanaël. Nous sommes alors en 1866. Il y fait des études et puis il rentre à la maison pour reprendre l'entreprise familiale, c'est-à-dire le domaine uniquement, puisque l'auberge, à l'époque où il se trouve à l'extérieur de la Vallée, on vient de la fermer, ou, si ce n'est pas déjà fait, l'on ne va tarder. Il faut dire qu'après près de trois quarts de siècle, on en a un peu marre, de servir les clients. Alors, voilà, on prend cette grande décision, celle de fermer l'auberge et de remettre la patente pour ces autres qui auront le Cygne, juste à côté.

Louis Pantalon. On connaît des photos de lui alors qu'il était là-bas, dans ce pensionnat et dans cette école. Et c'est amusant, il est tout jeune encore, Louis, et pourtant il s'habille déjà comme un homme. Avec le costard, la belle chemise et les pantalons trop grands. Sans oublier bien sûr la montre de poche avec sa chaînette et la canne qui vous pose un citoyen. Et puis aussi le chapeau, un melon, que l'on trouve sur le meuble qui est à côté. Et bien en tout, Louis, on dirait déjà celui qui un jour se nommera Charlot. Ne lui manque plus que la dégainé. Et la sienne, non, rien ne permet de l'imaginer.

Mais voilà Louis dans ce beau costume, tout jeune encore, dans le fond cet habillement il est comme étranger à son propre corps, il est difficile de l'imaginer rentrer ainsi au village et faire le mariolé vis-à-vis de ses contemporains. Il a dû se remettre dans le rang après être sorti et avoir fréquenté le monde. Ce qu'il a fait sans trop d'amertume. Pour se faire paysan. Après des études, après un élargissement de son horizon qui, selon les circonstances, aurait pu l'amener en d'autres lieux qu'ici, plus ouverts peut-être. Mais on ne refait pas l'histoire, et Louis, donc, il a dû rentrer à la maison, à sa maison, qui est juste à côté de l'église, de manière à ce que l'on entend sonner les heures.

Louis Pantalon, le cher homme, bientôt marié, avec une jolie femme, discrète, elle venait du village voisin, et puis bientôt aussi avec une crâlée d'enfants, qui sont tous beaux et bien portants. Des filles et des garçons. Une belle famille. Que montrent d'innombrables photos. Car l'on est en ces temps où celles-ci, elles se trouvent de plus en plus appréciées. Et ici on en raffole tant, que le fils, voyez, celui qui restera célibataire, non seulement il s'achète un appareil, mais en plus il développe lui-même. C'est tout au moins ce que l'on dit. Et il fait de cette manière des photos de la famille et du village, et cela aujourd'hui reste de beaux documents, que l'on peut regarder à sa guise pour tenter de percer le secret de cette belle famille qui ira pourtant, peu à peu, en s'éteignant. Manque de dynamisme diront certains. Cette manière de se laisser couler par une philosophie étrangère à toute volonté de puissance, proposeront d'autres. On ne sait pas. On se laisse vivre. On fait toujours de la musique. On n'agrandit pas ses propriétés. On se contente de ce que l'on a sans vouloir changer. On a son

domaine d'une part, et on le soigne, avec des champs qui sont un peu partout sur le territoire du village, et là-haut cette chère montagne que l'on aime par-dessus tout, et où le dimanche, quand ce sera le fils qui aura repris, on ira souvent en visite.

Et pour ce qui est des photos, il y a non seulement le fils qui en fait, mais aussi cet ami de la famille qui est photographe à Yverdon. Un Lugrin. Il monte parfois au village retrouver tout ce petit monde du Vieux Cabaret. Et il profite pour faire des photos. Des enfants, des jeunes maintenant, avec des filles qui sont de superbes demoiselles, et de beaux jeunes hommes aussi. Et puis il fait encore de belles photos au niveau du chalet, elles sont devenues de vrais documents. Il y a là toute l'ambiance, non seulement de l'alpage, mais en plus de ces dimanches après-midi où vers les quatre heures, l'on va boire thé et manger des tommes, de sa propre fabrication bien entendu, dans la petite cuisine. On voit le village en passant, la Dent, la forêt, tout ça, quoi, et l'on est heureux. Et l'on a l'impression que cette vie-là, elle devra durer toujours.

Et pourtant elle n'est plus. Et quand on passe près du petit chalet, il n'y a que nous pour nous en souvenir. Et quand bien même on ne l'a pas vécue. Car voilà, Louis Pantalón, on l'a fréquenté plus souvent qu'à notre tour, non dans la réalité, mais par les documents qu'il laisse. Quelques factures, quelques lettres, les photos surtout qui ne sont en fait que de simples copies, les originaux perdus depuis longtemps. Avec les familles, allez savoir où passent les choses. Et avec tout ça, une existence, on la reconstitue.

Mon brave Louis, plusieurs fois je t'ai imaginé là sur le banc devant ton chalet. Et moi qui suis aussi attentif à ces choses du passé, je me suis assis à tes côtés et je t'ai dit :

- Alors Louis, que penses-tu de l'évolution de la vie ?

Et lui, il m'a répondu.

- Que veux-tu, c'est ainsi. Nous autres on a vécu une vie qui ne sera bientôt plus d'actualité. Tu vois, c'est comme la fabrication, ici, et bien dans pas longtemps elle ne sera plus. Pourquoi ? Parce que l'alpage, il est trop petit, et que l'avenir, il appartient aux gros alpages et non aux petits. Et puis aussi, voilà, avec un si petit territoire, mais ça fait rien, je l'aime quand même, on ne peut pas gagner sa vie. Il faudrait voir plus grand. Ce sera pour ces autres qui ne sont pas de ma famille et qui ont plus d'ambition.

La vie, dans ce qu'on laisse, dans celle que l'on prend. Et sait-on ce que l'on laisse ? Mais non, le présent est toujours ce qu'il y a de mieux, le futur, il est plein de promesses, tandis que le passé, il s'enfonce dans l'ombre. Et c'est même comme s'il allait vers le néant, le passé.

N'empêche, Louis, qui est là, calme et philosophe, il me plaît. C'est un brave homme. Il aime sa terre. Il aime son chalet. Ainsi le voit-on parfois s'en éloigner un peu et le regarder. Il est tel, exactement, qu'il l'a voulu. Rien ici qui ne cloche. Aucun élément qui ne ternisse un ensemble équilibré et chaleureux. N'est-ce pas, qu'il est beau, mon chalet, qu'il me dit encore Louis. Et je le lui

accorde. Car alors il n'a pas de tôles sur le toit, encore que ce nouvel état un jour ne gênera pas tellement que ça, et même avec des tôles peintes en rouge, rien que des tavillons. Et même les chenaux, elles sont aussi en bois. Il y a juste la citerne qui ne l'est pas, car alors, quand l'on a construit le chalet, on la voulait aussi moderne, une belle citerne en pierre et en béton avec une voûte dessus, de telle manière qu'aujourd'hui, comme toutes les autres d'ailleurs, on dirait une grosse taupinière, ou encore une fourmilière, c'est comme vous voulez. Et d'ailleurs, ça n'a aucune importance, ces comparaisons. C'est juste pour dire.

On est bien n'empêche, devant la façade, sur le banc, qui n'est qu'une simple planche mise entre deux troncs qui sont de pointe. Il n'en faut pas plus. Et le village est là-bas, au fond du vallon, qui vit sa vie, tandis qu'ici l'on vit d'une autre vie. Plus calme. Plus discrète. Plus profonde aussi peut-être. On ne demande rien. On fait ses journées. On accomplit le travail qu'il y a à faire. Et le soir, dans la petite cuisine, pour le cas où l'on est resté au chalet, on lit le journal à la lueur un peu faible de la lampe à pétrole. On est bien. Il fait chaud. Et bientôt l'on montera à l'une des chambres du haut pour dormir.

Un monde, que je me dis. Et un monde désormais disparu. Raison pour laquelle je tente de le faire revivre un peu.

- Alors, adieu Louis.

Et Louis de me répondre :

- Alors adieu à toi, mon voisin. Et au village, quand tu seras redescendu, tâche voir de ne pas t'imaginer que le vieux Louis Pantalon, car je n'ai pas peur, tu sais, que l'on m'appelle ainsi, c'est de bonne guerre, et puis c'est nous qu'on a porté les premiers pantalons à la Vallée, ça c'est vrai, ce n'est pas rien qu'un sauvage et qu'il n'a point d'avenir !



Louis Rochat-Pantalón – ne serait-ce pas après tout de cet état pour le moins surprenant que la famille s'appellera de telle manière – alors qu'il fréquentait le pensionnant J.B. Nathanaël à Grandson.



Louis Pantalón – Jenny et leur riche progéniture, photo prise vers 1883-1884.